

Au pied des chutes d'Iguazú

Je n'ai jamais vu autant d'eau de ma vie ! Voici ce qu'écrivait mon frère avant qu'il ne disparaisse à jamais. Il était parti avec son sac à dos, un itinéraire approximatif, frais rasé et cheveux coupé court pour une fois. Tout au long du voyage, disait-il, il n'aurait pas les moyens de payer un barbier. Lui qui possédait cette belle natte qui lui descendait dans le dos et la barbe foisonnante, il ne subsistait plus que ces yeux bleus, trop clairs, trop lucides pour accepter la vie de tout le monde.

Mon frère, au fond, je ne connaissais rien de toi. Toujours parti en forêt avec ta guitare et ton équipement de camping, jamais assis sur les bancs d'école. Moi, je compensais tes ruades dans les brancards par ma soumission aux codes de la famille et des institutions. C'est moi qui suis demeurée et qui invente le voyage que tu poursuis, pour mes parents qui ne se font plus aucune idée sur la mort qui t'attendait en pays étranger.

J'e n'ai jamais vu autant d'eau, m'écrivais-tu. Aux sources de la vie, comment aurais-tu pu mourir ? Illogique. Je pense que tu as enfin trouvé le sens de ton existence et que tu as installé ta tente aux bas de ces chutes magistrales que j'aperçois sur ta carte postale. Ton passé oublié, tu composes des chansons inspirées du lieu magique. Tu t'es fondu dans la flore surabondante; je t'imagine nu, brun comme un grain de cacao sous un soleil amoureux de toi. Au pied des cataractes, je me représente ton corps plongé dans les embruns et ta natte serpenter au fil de l'eau. Nourri de poissons et de plantes amicales, je te rêve magnifique.

J'aurais voulu entreprendre ta recherche, mais les autorités locales affirment qu'ils ont perdu ta trace. Irai-je un jour au pied de ces chutes vérifier si ta disparition a laissé des indices de ta nouvelle vie ? J'hésite entre le statu quo et la crainte de ne jamais revenir, aspirée par ce bonheur que tu as découvert là-bas.